

Un nouveau roman d'éducation ?

La Véranda au coucher du soleil

de Q. DEBRAY¹

Quentin Debray nous avait habitué jusqu'ici à des héros de la grande histoire, à Napoléon ou à Freud. Cette fois, il ne renonce pas, malgré les apparences, à cerner de manière étincelante une figure héroïque. Il nous évoque sans doute les souvenirs et les réflexions d'un contemporain, d'un inconnu, à la marge de la grande histoire politique ou culturelle, segment de la recherche, de la race bâtarde des experts. Et cela peut, dans un premier temps, nous dérouter, nous décevoir même au vu des grandeurs antérieures, malgré la transfiguration des personnages par la prose poétique, le style relevé et même recherché jusqu'à faire dominer les sons et les couleurs sur les configurations, le complot, l'intrigue ou le fil de la narration. Il est plus difficile de s'attacher aux vibrations et aux coups de cymbales à répétition, qu'à la symphonie napoléonienne ou à la mélodie en sous-sol. À vrai dire, on ne s'y attache guère, car là n'est sans doute pas l'essentiel, tout nous portant vers la recomposition de nos propres émotions et de nos jugements.

Toutefois, la figure centrale se nomme Hector, rappelant le vaillant guerrier homérique, et toutes les femmes nous apparaissent en somme des métamorphoses de la belle Hélène, occasion majeure du conflit épique. C'est la beauté qui sauve et qui perd. C'est elle qui invite au rapt et à la vengeance, à l'expiation, à la guerre de Troie. C'est aussi dans cette guerre que l'Occident rencontre l'Asie et que les réfugiés prestigieux, les grands vaincus fondent Rome. La beauté, jusque dans son humiliation, est semence de guerre et de fondation. Elle se tient à la lisière de l'arrogance et de l'humilité, du monde ancien et du nouveau.

Il s'agit en vérité d'une Iliade plus que d'une Odyssée. Le personnage n'est pas rusé comme Ulysse et n'est pas obsédé par le retour, la nostalgie. N'oublions pas que le vaillant Hector est du côté des magnifiques vaincus. Toutefois, il parvient à transmettre à son fils son esprit de dépassement. Certes, il finira par interroger les secrets de famille, sans pour autant faire de cette quête une illusion d'éternité. Même si la tentation est parfois grande d'exalter certains bonheurs comme une éternité qui précède la fin des temps et du mien, de ceux que j'aime.

C'est sans doute parce que la vérité authentique doit être rusée. La ruse de la vérité, c'est sa tempérance, c'est sa charité. Le secret, c'est la charité du vrai. Le secret, c'est la prudence du jugement qui tient compte des plus infimes contingences. Le secret, c'est aussi la preuve de la force. Il faut être fort pour garder un secret et pour le communiquer sans le trahir. Tout véritable roman d'éducation entend communiquer un secret, sans le briser : le secret de la vie, de la camaraderie, de l'amitié, de l'amour parental, de l'amour érotique, de la charité et de la mort.

Plus outre ! Sans être je suis ! Ces vieilles devises blasonnent en somme le fin fond de ce roman d'éducation. Mais n'est-ce pas plutôt un roman de formation contre les

¹ Editions du Rocher, Monaco, 2005.

normes ambiantes ? Certes, ce n'est pas un roman de la déformation ou de la dérive. Au contraire, il risque parfois, sinon le sermon sous forme de *lamento*, une forme de hantise éducative. Mais ce n'est pas une utopie à laquelle on voudrait conformer la réalité. C'est un roman des sons, des couleurs et des formes de la conscience en décalage, plus que de l'existence. Il supporte néanmoins une forte architecture, un rythme en quatre temps : celui des vacances d'autrefois, du grand loisir de la jeunesse, celui de l'impossible amour, celui de la vérité tempérée, pour laisser place au temps du jugement le plus organisé qui soit.

Ne pas se contenter, voici ce qui est inscrit sur le listel de ce roman. En bref, le contre-pied de la morale cartésienne du contentement ! C'est une prise de distance radicale du stoïcisme, du moins en apparence, dans un premier temps, le noviciat de l'amour. Car le sens de la limite positive n'est pas absent, loin de là. Le moment venu, l'amour fort tend à se contenter comme s'il devait se concentrer, se former à la concentration intérieure, s'épurer dans le plaisir pur excédant la sensorialité : le contentement devient alors synonyme de centre et de grand abrégé qui élague les illustrations visuelles et sonores pour se focaliser sur le roman amoureux lui-même, de la même manière qu'une conversation intense éclipse le goût des mets sans les renier. L'amour frénétique et le plaisir épuisé cherchent aussi la résurrection du langage. Mais avant d'en arriver là, il faut passer par l'alternance du pudique et de l'obscène, de l'amical et du furieux, de l'aisance et des crispations.

Il fallait une mue, changer de peau, serait-ce le chandail d'une mère de famille, de la mère de ses camarades de plage. Il fallait éviscérer ce chandail, en retirer les viscères invisibles de la femme élue, préférée avant que d'être aimée, et s'en revêtir, au risque de sentir son propre corps changer d'épiderme, se féminiser la peau infime, de sentir le frottement des seins parfumés sur sa poitrine masculine. Il fallait risquer l'impossible, pour éviter la laideur de la recherche directe du plaisir, véritable perversion au lieu de la rectitude, de la spontanéité ou de la sincérité que l'on croit ; pour récuser la laideur du tout tout de suite, l'incurie, l'obésité, le confort paresseux de l'unisexe, le bronzage uniforme des corps et du vivant intérieur.

Qu'est-ce que cette Véranda au coucher du soleil ? C'est un lieu de mémoire. À la fois la galerie adossée à la maison, déjà en dehors du lieu familial, sans être étranger à son intimité. C'est une projection qui laisse passer la lumière, une avancée de la demeure la plus exposée au soleil et au monde alentour, s'ils se manifestent, mais ici au soleil couchant, au passé simple et même au conditionnel, car c'est aussi un lieu de virtualité. C'est un lieu simultanément autochtone et étrange comme le mot issu de l'anglais et du hindi, mais lui-même emprunté à l'espagnol et finalement au latin familier, serait-ce dans le sens très éloigné de bâton qui supporte un filet. Quel est ce bâton, et quel est ce filet ?

Il s'agit ici de refuser l'égalisation par les plaisirs immédiats, mais de risquer sans cesse l'impraticable, comme la musique pour piano de Schönberg, où les notes à peine identifiables comme des insectes, on en devine le grésillement et la piqûre sans en connaître la forme complexe. Plus outre donc, se tenir à la marge des sens, du sens, des gens, des objets et du monde, sans être un marginal.

Marge signifie ici la mémoire vive, parfois jusqu'au criard, de ce qui se tient entre chien et loup, entre l'aube et le plein jour, maison et nature, minéral et végétal, le pic-vert et l'alouette, pratique l'hésitation conceptuelle comme exercice de la liberté et de la

charité. Monde du Nord, de la côte d'Opale (même si Warden est un toponyme britannique), de Bruges, de l'Ecosse : mondes finistériens, limitrophes, de marais et de canaux, mêlant l'aquatique, l'avicole, le limoneux, le velours de la sapinière, l'éponge de la tourbe, zones mouvantes où pourrait s'inscrire une liberté !

Tout cela s'implante dans l'éducation sentimentale : l'amour décale les coordonnées en exploitant l'art prévenant de la marge ; serait-ce la marge par rapport aux plaisirs immédiats, au défaut d'aspiration et d'espérance, à l'étalement neutralisé de la vie. Or il n'y a pas d'érotisme sans vie intime et sans charité. Cette charité elle-même bien différente d'une préférence masochiste ou hypocrite pour les plus débiles et pour l'approximation de la crasse.

Charité inventive qui excède les codes génétiques et les lois de l'information, les deux grandes obsessions de la modernité, car elles trahissent l'angoisse face à la communication des sexes, alors que les sourcils se laissent voler leurs formes par les gousses de vanille, le teint des joues par les pétales de rose de septembre, la taille par les roseaux, les oreilles par les coquillages, les orteils par les bijoux, tandis que les arabesques de la véranda construite aux normes de l'Art Nouveau communique déjà ses formes aux peupliers, aux lilas et aux glycines. La charité prête ses formes aux énergies les plus informes, ses conversations aux mutismes affreux. Si l'amant est habité par la charité, il est prêt à supporter sa belle malade, amoindrie, défigurée, hémiplegique, titubante, dans un fauteuil roulant, et même démente, dodelinante, égarée.

La charité aime les personnalités composites comme des paysages d'Ecosse évoqués à la fin, pétrie de fées et de laves, de nuages et de sols, le songe et la colère, le pardon et la férocité, les fougères et les rocs. Visages exposés à la manière baroque d'Arcimboldo, mais plus convulsive, et récusant la préférence pour ceux de Bosch, sa vérité intempérante. Mais la vérité tempérée n'empêche pas l'exercice pondéré du jugement.

Le jugement dernier, c'est ici la mise en cause du contentement arrogant, autant que du caprice, du mécontentement infantile qui va de pair, cette distraction qui devrait nous reposer d'une prétention démesurée, d'une pose prétentieuse difficile à tenir longtemps. Cela touche la franchise morale, les expressions esthétiques et l'amplitude de la pensée. Les goûts épars remplaçant la pensée. Le jugement met en question le flou moral et esthétique, comme la fausse clarté informatique et technicienne. Cela touche également la question du corps et la formation du lien sexuel, la négligence pour les corps, la paresse à préférer la distraction ou la transgression lasse au bonheur, et à refuser de se parer pour correspondre à une telle préférence : réduction du soin corporel au soin hygiénique ou utilitaire.

C'est le renoncement acédieux à la forme, comme si le poète renonçait pour toujours à la contrainte de la rime, de la mesure des vers ou, plus généralement, à la vibration de la prosodie. Or la préférence même du bonheur implique que l'on consente librement à une suspension provisoire du bonheur lui-même, et pas seulement au plaisir immédiat ! Suspension comme insouciance véritable face au despotisme du plaisir et de la possession. Or on restreint désormais son orgueil à être négligé, au confort paresseux. Ceux qui sont tirés à quatre épingles ce sont des attardés, des coincés, des soumises, des gens de service, des putains de luxe ou d'anciens colonisés. L'homme libéral met un point d'honneur à montrer une tête de forçat ou de conscrit, pense afficher sa liberté par la

laideur, la déformation et l'inculture, le langage ordurier, la narration minimale, le verbe court, essoufflé ou stéréotypé.

Or la forme et l'énergie esthétiques, même si elles peuvent déformer, prennent distance par rapport à la nature crue, à l'état des choses, au contentement de vivre et de mourir platement, de manière affadie, ou en se réfugiant dans ses goûts amputés de pensée. L'artifice comme soin de soi, des autres et de son environnement (car notre embellissement prend soin des êtres et du monde auxquels il se manifeste), offre déjà un champ favorable à la liberté, serait-ce par rapport à la tyrannie ambiante ou à ses propres impératifs psychologiques.

Or l'amour véritable juge le monde et les corps : il prend une distance, instaure un décalage métaphysique. Il est déjà une chance pour la liberté. Distance par rapport au monde célibataire et polygame où l'on esquive la connaissance amoureuse de quelqu'un, comme le voyageur climatisé qui évite la connaissance de l'autochtone et du pays qu'il traverse, au-delà des points de vue, des panoramas, des musées, du folklore stéréotypé, du déjeuner continental.

Enfin, le jugement stigmatise le renoncement politique d'une Europe industrielle et charitable qui sombre dans la mauvaise conscience, le culpabilisme, mettant son orgueil dans sa propre humiliation.

Toutefois, le comportement droit et la volonté qui l'anime librement sont soumis ici à l'emphase esthétique et à la fascination plus ou moins latente pour le savoir scientifique. On est conduit à sentir ici un relent caractérisé de scientisme : le monde irait mieux s'il était gouverné par le savoir scientifique. La rédemption viendrait par l'esprit scientifique. Il est vrai que cela veut dire aussi modestie, ouverture d'esprit et exercice de la majorité. Cela signifie esprit de créativité et non glorification d'une seule procédure mentale, ou arrogance des acquis. Cela implique une crise de la pensée procédurale, technique et informatique, dont la caricature est le bulletin météo infantilisant, l'institutrice flanquée devant le grand tableau instruisant les élèves spectateurs sur le temps qu'il fait et va faire. À quoi il convient de mettre en relief l'adjonction de la critique formelle d'une liberté sans humanisme, fascinée par des jouets éphémères. Tout ceci ouvrant sur un plaidoyer pour une vision ample et un langage qui laisse place aux vivacités de l'action comme aux potentialités, sans se fermer sur le passé composé, ce temps privé de passé simple et de conditionnel, de supposition, serait-elle impossible.

Néanmoins, la morale ici consomme avec une forme de certitude, de netteté que le savoir semble conférer, plus que le sens de la tradition et celui de la foi, entendue comme instance critique personnelle et affirmative de mon existence mais également de l'histoire et des savoirs présomptueux. Certes, la tradition y joue un rôle, mais encore sous forme de connaissance du passé, de la culture. La tradition, c'est en substance le sens de la hiérarchie, à la fois élitaire et finalement géométrique. C'est une transmission de l'esprit scientifique à la progéniture. Nul n'entre ici s'il n'est géomètre. Nous voici donc reconduit peu ou prou à une morale platonicienne.

À vrai dire, on y encourage la métaphysique ou la spiritualité face aux rites déshabités. La finalité salvatrice reste néanmoins l'esprit scientifique, serait-elle conjointe à la recherche esthétique. En outre, que trahit la prétention d'habiter des rites ? Ce sont les rites qui nous habitent, qui nous révèlent seuls les coins obscurs, la part cachée de nos

connaissances, de nos actions et autres sentiments, des émotions et de nos vies, cela qu'aucune connaissance traditionnelle ou scientifique, aucun instrument de haute précision ne peut voir ni atteindre.

Le rite résiste aux significations rapportées qu'on lui prête. Le rite est plus fort que la signification. Les sens réclament l'axe du monde rituel qui rend seulement possible leur émergence. Le rite prévient l'action et le savoir, la recherche de connaissance et de beauté. Il trahit, au-delà de lui-même, une force décapante et adjuvante qui offre une lucidité à laquelle la science ne peut même prétendre, et une efficacité dont aucun acte calculé n'est capable. Ce qui n'est pas une apologie de la paresse ou une infantilisation, mais au contraire la prise de conscience majeure des limites *internes* du savoir, des techniques et de la beauté quant à la destinée ultime de l'homme. Il y a une grande paresse et un infantilisme caractérisé à confier son destin à la connaissance scientifique, à la performance technique, à la seule vertu morale ou politique, comme à la production de la beauté. Surtout si une forme d'esthétisme met à mal le style, la patience ou la tempérance des formes : esthétisme musical, jusqu'au masochisme, écoute obstinée de la musique atonale, sans narration mélodique. Cela met sans cesse en cause la cohérence des figures pour un éblouissement piquant de sons colorés. Le rite qui nous habite laisse le champ nécessaire pour l'éveil d'une relation personnelle à ce qui excède tout cela.

Restent partout semés de grands bonheurs d'expression comme celui-ci rencontrés aux bords du rivage, aux confins des terres et des mondes : nous dégustons le sable frais avec nos pieds nus !

Bernard FORTHOMME (Paris)